

Saint-Paul-Trois-Châteaux

**Archives municipales et Musée Archéologique
Avec le concours de la
Société d'Archéologie et d'Histoire**

Parcours historique et archéologique

**Cécile Aufaure, Mylène Lert, Olivier Mondon
2004, 2012 ***

Démarche

Le guide ci-après a pour objet de présenter de manière synthétique l'histoire de la ville de Saint-Paul-Trois-Châteaux à travers les éléments marquants de son patrimoine. Chaque grande période fait l'objet d'un développement (Pré et protohistoire, Antiquité, Moyen Âge, Epoque moderne et contemporaine). Un texte approfondi détaille l'édifice majeur de la ville : l'Église-cathédrale du XII^e siècle, classée Monument Historique depuis 1841. Sont proposées ensuite 26 notices qui correspondent aux cartels explicatifs apposés directement dans la ville sur les monuments ou lieux concernés.

Une bibliographie sommaire, un glossaire et un plan historique complètent cet ensemble. Enfin, le revers de l'ouvrage comporte un plan de localisation situant chacune des notices ou cartels repérés par un numéro, qui permet au visiteur de suivre un parcours prédéterminé dans la ville.

Ces 26 textes sont nourris des données archéologiques et historiques connues à ce jour. L'évocation concerne tout autant des éléments patrimoniaux visibles en élévation, comme d'autres disparus ou simplement invisibles depuis la rue, ainsi que les personnages qui ont marqué ces lieux.

Petit historique de la ville de Saint-Paul-Trois-Châteaux De la Préhistoire à l'époque moderne

Avant l'histoire

Si aucune occupation de la période paléolithique n'a pu être repérée à Saint-Paul-Trois-Châteaux, le néolithique (6 000 à 2 500 avant J.-C.) y est bien représenté par l'important site des Moulins qui s'étendait au moins sur 4 hectares au sud-ouest de la ville actuelle, aux alentours du rond-point de l'Europe.

Des populations chasséennes (4 500 à 3 500 avant J.-C.) se sont en effet installées sur une terrasse alluviale de galets calcaires formant un coteau surplombant la plaine du Rhône à l'Ouest. Au nord s'étendait une vaste zone marécageuse mise en évidence par les analyses liées à la sédimentologie.

On ne peut parler de village dans la mesure où aucune trace d'habitat élaboré n'a été mise en évidence. L'érosion ancienne du site, dès l'époque protohistorique, a de plus détruit les sols d'occupation néolithique et d'éventuelles installations rudimentaires en matériaux organiques.

La présence humaine se révèle par l'abondance des objets piégés dans un ensemble de fosses aux fonctions diverses : silos, dépotoirs ou aires d'activités. Céramiques à fonds ronds, petit outillage en silex ou en os, instruments de meunerie (meules et molettes) en grès sont les témoignages matériels laissés par ces populations qui commencent à se sédentariser et à développer des activités d'élevage (mouton, chèvre, bœuf) et d'agriculture (blé, orge).

Mais l'aspect le plus remarquable est sans doute la mise au jour de sépultures (des tombes) dont plusieurs sont particulièrement spectaculaires. Une fosse découverte en 1984 renfermait 3 sujets inhumés simultanément (ou de manière très rapprochée). L'un des squelettes, celui d'une femme, était en position dominante au centre de la fosse avec un vase intact disposé près de son crâne, les deux autres étaient rejetées contre les parois et semblent bien être des individus sacrifiés. Des dizaines de fragments de meules ou broyons étaient disposés dans la fosse.

Une autre fosse, fouillée en 2001, contenait 6 squelettes perturbés et remaniés.

Ces exemples de sépultures multiples parfaitement conservées sont rares pour des périodes aussi anciennes, et donc essentiels à la connaissance de ces sociétés qu'aucun support écrit ne peut nous aider à comprendre. Ils témoignent de rituels funéraires complexes, sélectifs et codifiés dont le sens et la symbolique nous échappent cependant encore en grande partie.

La période protohistorique (Âge du Bronze et Âge du Fer) est curieusement peu représentée à Saint-Paul-Trois-Châteaux. La découverte en 1988 d'un habitat du V^e siècle avant notre ère dans le centre historique (jardin de l'hôtel de l'Esplan) est le seul véritable témoignage de la présence des *Tricastini*, cette tribu gauloise mentionnée par des textes latins. Il semble bien que ce soit l'oppidum (habitat fortifié de hauteur) tout proche du Barry qui constituait la capitale de cette peuplade, avant l'occupation romaine et la fondation d'une véritable cité dans la plaine.

Une ville antique : *Augusta Tricastinorum*

À l'époque augustéenne, voire tibérienne, aux alentours du changement d'ère, la cité fut dotée d'une enceinte s'inscrivant en grande partie dans une centurie d'un des cadastres romains découverts à Orange. De longs tronçons de rempart, identifiés sur le cadastre napoléonien de 1810, marquaient, il y a quelques décennies encore, fortement le paysage rural environnant la ville, mais l'urbanisation progressive de la plaine a entraîné leur disparition presque totale. Le périmètre de la ville est aujourd'hui partiellement révélé par les découvertes archéologiques et l'on sait depuis peu que cette courtine était munie de tours, de plan quadrangulaire ou circulaire, comme en témoignent les vestiges mis au jour près de la cathédrale et sur le flanc sud-est de la colline du château. Aucun vestige de porte antique n'a été signalé, mais il faut probablement les chercher aux quatre points cardinaux.

En ce qui concerne l'organisation de la ville antique *intra muros*, quelques éléments nous sont parvenus. Jusqu'en 1992, on considérait que l'extension du tissu urbain se cantonnait dans son quart nord-est dans la mesure où plusieurs pavements, datés du I^{er} au III^e siècle de notre ère y avaient été découverts depuis le siècle dernier dont un de 104,40 m². Une intervention plus récente a révélé la présence d'un autre quartier cumulant deux fonctions artisanale et résidentielle, dans le quart sud-ouest de la ville. Les indices concernant l'activité artisanale à l'époque antique se résument notamment à l'identification d'ateliers de bronziers à proximité de demeures urbaines.

Aucun vestige d'édifice public n'a été observé mis à part un mur en grand appareil percé d'une porte dont on ignore encore la fonction. Les localisations des "vieux restes d'un Amphithéâtre" et de "quelques mazures d'un Cirque" données par le premier historien de la ville, Boyer de Sainte-Marthe en 1710, sont trop imprécises pour être utilisables aujourd'hui.

Une nécropole se tenait en dehors de l'agglomération selon la coutume antique dans le quartier actuel du Valladas. Plus de 240 tombes datables du I^{er} et II^e siècle et un mausolée étaient organisés le long d'une voie donnant accès à la ville. De magnifiques objets accompagnaient les défunts dans leur voyage, notamment des services entiers de vaisselle, des éléments de parures, des restes de nourriture...

A la fin du III^e siècle, cette nécropole n'est plus utilisée. Le cimetière semble être déplacé au nord de la ville antique à l'emplacement actuel de l'hôtel de ville et de la cathédrale.

Un siège d'évêché

Le groupe épiscopal primitif devait être installé approximativement au centre de la ville antique. À cet emplacement subsistent les vestiges de deux églises médiévales : Saint-Jean donnée par l'évêque aux Templiers en 1137 (*intra muros*) et Notre Dame reconstruite au XVII^e siècle (*extra muros*). Une vaste zone funéraire a été reconnue au nord et à l'extérieur de l'enceinte antique aux alentours de l'actuel Hôtel de ville. Les textes narrants la vie des Saints de la cité tricastine placent les tombes d'évêques du Haut Moyen-Âge dans ce secteur et notamment la basilique des Saint-Apôtres et Martyrs.

La cathédrale médiévale, construite entre la fin du XII^e et le début du XIII^e siècle, a probablement été érigée à l'emplacement d'une basilique funéraire que l'on sait avoir abrité le tombeau de l'évêque Paul qui donna son nom à la ville.

Une enceinte fortifiée attestée au XII^e siècle enferme encore la quasi totalité du bâti urbain. Son tracé englobe une surface réduite par rapport à la ville gallo-romaine et reprend un tronçon antique à l'est de la place de la Tour Neuve jusqu'aux jardins Fonjocor.

Ce rempart entourait à la fois des zones funéraires, les églises et l'ensemble de la colline dite du Château où se situait la demeure de l'évêque seigneur spirituel et temporel de la cité.

L'organisation de la ville médiévale semble avoir été restructurée à partir du début du XII^e siècle avec la construction de la cathédrale et les remparts "nouveaux". Il existait un quartier canonial qui s'étendait autour de la cathédrale, le quartier du Château étant réservé au palais épiscopal et un quartier juif pouvant être localisé entre ces derniers. Un marché se tenait au centre de la ville à l'emplacement de l'actuelle place du même nom.

En 1408, Dieudonné d'Estaing, envoyé par le pape pour gouverner le diocèse de Saint-Paul, conclut avec le roi de France un traité de pariage afin de « s'assurer, en toute occasion, la protection » du Dauphin.

Epoque moderne

La période est avant tout marquée, comme dans tout le Dauphiné, par d'âpres luttes religieuses. Dès 1555, la foi protestante s'impose chez beaucoup de Tricastins. En 1561, la ville peut être qualifiée de "réformée" et l'évêque Jean de Joly doit la quitter en 1567. Antoine Gaume sera le premier à réintégrer effectivement la Cité, mais seulement en 1594. Entre-temps le parti catholique avait néanmoins déjà repris le dessus. Le duc de Mayenne, commandant de l'armée catholique du Dauphiné, ordonnait le démantèlement des remparts en 1581. Ces troubles ont-ils annihilé la volonté des bâtisseurs ? Il est un fait que peu de vestiges sont véritablement datables de la seconde moitié du XVI^e siècle, alors que la fin du XV^e siècle et le début du suivant sont bien davantage représentés.

Au XVII^e siècle l'évêque retrouve peu à peu toutes ses prérogatives, et d'importants aménagements sont réalisés. Les remparts sont réparés, la cathédrale commence à être

restaurée, dès 1602. Dans la seconde partie du siècle, s'achève la reconstruction du palais épiscopal. Dès 1664, s'installent des dominicains, pour lesquels est construit un couvent, autour de la chapelle Notre-Dame (actuel Etablissement des Frères Maristes). Un nouvel hôpital voit le jour à partir de 1685, année de la révocation de l'Edit de Nantes. Celle-ci va d'ailleurs accélérer le départ de la plus grande partie des familles nobles acquises à la Réforme, ainsi que de nombreux autres tricastins, dont la plus célèbre, Blanche Gamond qui émigra à Genève, et nous a laissé un récit de sa vie. L'émergence de la classe des notables s'en trouve amplifiée, de même qu'un phénomène de concentration de la propriété dans les mains de quelques-uns. Ce processus s'achève dans la première moitié du XVIII^e siècle. Dans les années 1760, cela se traduit par l'embellissement d'hôtels particuliers, dont l'exemple le plus significatif est l'hôtel de Castellane, actuel hôtel de ville, tandis que plusieurs autres et non des moindres changent de main. Le pouvoir épiscopal est quant à lui de nouveau contesté au travers de la revendication de la présidence des assemblées communales par certains notables, dont d'anciens protestants. A la veille de la Révolution, l'Evêque et son chapitre représentent dix-neuf personnes, le clergé dans sa totalité une trentaine de membres. La noblesse est réduite à six familles, tandis que la Communauté compte "deux mille âmes tout au plus".

Epoque contemporaine

La capitale tricastine vit la période révolutionnaire de façon assez contrastée. Dans un premier temps, autour de la mise en place de la Garde Nationale et de la Municipalité, le consensus est indéniable. Dans la notabilité locale, les personnages les plus en vue sont notamment Joseph François Payan, premier maire de Saint-Paul en 1790 et Esprit-Joseph de Castellane, noble, nommé commandant de la Garde. Mais dès 1791-1792, alors que disparaît l'Evêché tricastin et que décède son dernier évêque, Reboul de Lambert, la nationalisation des biens de l'Eglise, les problèmes religieux en général installent la désunion. Joseph-François Payan et son frère Claude rejoignent les sphères politiques parisiennes, et sont proches de Robespierre. Claude est d'ailleurs exécuté avec lui en juillet 1794. Un autre tricastin Arnaud de l'Estang prend la tête de "bandes royalistes". Il est pris, condamné et fusillé en Avignon en juin 1796. Entre 1793 et 1795, la Cité prendra le nom de "Paul-les-Fontaines".

Par ailleurs la Commune, tout comme l'Evêché en son temps, a des moyens limités. Les ressources sont essentiellement agricoles. Le terroir, relativement restreint et de rendement surtout irrégulier, notamment à cause du problème récurrent de l'écoulement des eaux, n'aide guère à la croissance. En 1846, la population tricastine n'est que de 1500 habitants. Dès les années 1850, le développement de la cité va aller de pair avec les fluctuations de l'exploitation industrielle des carrières de pierre du plateau au sud de la ville. L'industrialisation de cette activité est due au baron du Bord, qui la finance à partir de 1845 (chemin de fer, plan incliné,...), avant de se désengager en 1861. Le baron sera par ailleurs maire et conseiller général de Saint-Paul. La pierre du "Midi", quant à elle, sera largement diffusée à Lyon, Grenoble, Marseille, Lausanne, mais son exploitation ne survivra que résiduellement à la première guerre mondiale.

En 1946, la population n'est plus que de 1270 habitants ! Débute alors la période des "grands chantiers" : le canal de Donzère-Mondragon (1947-1952), l'Usine de séparation isotopique du C.E.A. (1959-1962), l'Autoroute A7 (1964), la Centrale E.D.F. et Eurodif (1974-1978). Les installations nucléaires seront un facteur de peuplement décisif (autour de 7500 habitants en 2002) et susciteront la construction de nombreux logements et équipements sociaux, culturels, sportifs.

A contrario, la superficie agricole de la Commune s'est nettement réduite. On ne comptait plus que 17 exploitants en 2000. Viticulture et trufficulture constituent les deux activités les plus représentatives du Tricastin actuel.

L'Eglise-Cathédrale

L'église romane Notre-Dame-et-Saint-Paul de Saint-Paul-Trois-Châteaux, classée Monument Historique depuis 1841, a été cathédrale jusqu'à la Révolution française. En effet, après le concordat de 1801, l'évêché du Tricastin ne fut pas rétabli mais rattaché à celui de Valence.

Il s'agit d'un des exemples les plus achevés de l'art roman provençal avec l'église Sainte-Trophime d'Arles. Simplicité des plans, élégance des volumes et abondance des références antiquisantes (dans des territoires fortement marqués architecturalement par la présence romaine) en sont les principales caractéristiques.

Edifiée de la première moitié du XII^e siècle au début du XIII^e siècle en pierre du « Midi » des carrières voisines de Saint-Restitut, elle recouvre sans doute l'emplacement d'une église carolingienne antérieure, dont des éléments de murs ont été mis au jour au cours de fouilles archéologiques en 2000 et 2001. L'unité de son style est d'autant plus remarquable qu'elle connut de nombreuses vicissitudes, les Guerres de Religion et la Révolution française étant les principales. Mais l'on doit aux restaurations du XIX^e siècle d'avoir supprimé la plupart des adjonctions post-romanes, et parfois même d'avoir reconstruit dans le style roman. Seuls, au Sud, la Chapelle Notre-Dame-l'Episcopale, élevée par l'évêque Etienne Genevès en 1460, et le voûtement d'ogive du porche viennent signaler la présence du gothique.

Au XVII^e et XVIII^e siècles le sol de la cathédrale était creusé de caveaux, certains réservés aux chanoines et aux évêques, les autres accueillant les dépouilles de très nombreux Tricastins.

Selon l'orientation classique, la façade principale est située à l'ouest et s'ouvre par un portail en plein-cintre dont l'archivolte est ornée de masques humains et de rosaces surmontés de feuilles d'acanthes. Les portes en bois datent du XVII^e siècle et sont sculptées de deux très belles figures de la Vierge et de Saint Paul dans les écoinçons. Deux séries de pilastres et colonnes cannelés engagés encadrent le porche. Cette façade est certainement inachevée, comme l'indique une reprise du parement à l'emplacement des chapiteaux manquants. La disposition des colonnes et pilastres présente des analogies avec des monuments antiques et en particulier avec l'arc de Saint-Rémy-de-Provence. Au dessus se trouvait probablement une corniche surmontée d'un fronton qui s'inspirait peut être de l'Arc romain d'Orange (hypothèse A. Hartmann-Virnich).

La partie supérieure, très murale, est rythmée par la présence de trois oculi, aux dimensions et aux décors tous différents, et de deux baies.

Le portail sud, ouvert sur le quartier canonial et l'activité de la ville médiévale et actuelle, est précédé d'un porche voûté d'ogives au XV^e siècle. Il était orné d'un tympan sculpté représentant l'Adoration des Mages, détruit au cours des guerres de religion : en 1561, à la veille de Noël, les protestants se livrèrent à une véritable mise à sac de l'église. Les portes en bois datent, comme celles du portail Ouest, du XVII^e siècle. Deux figures de la Vierge et de Saint Paul ornaient également les parties hautes avant d'être bûchées au cours de la Révolution française. La polychromie d'origine des colonnes et des chapiteaux du porche est encore bien visible.

La façade Sud rassemble les éléments les plus décorés de l'édifice (porche, bas reliefs figurés, clocher, ouvertures, gargouilles, ...). C'est là que s'expriment le plus abondamment les références antiquisantes de la sculpture décorative : corniches, pilastres cannelés et chapiteaux corinthiens n'ont rien à envier à de nombreux monuments romains du Sud de la France, tels que la Maison carrée de Nîmes par exemple.

Contrairement à la disposition habituelle au centre du transept, le clocher est décalé sur le bras sud (d'ailleurs plus vaste que le bras nord). Bien que refait au XVIIe siècle, après avoir été abattu au XVIe siècle, il pourrait avoir conservé son emplacement d'origine. Sa toiture pyramidale date, elle, du XIXe siècle.

Le chevet, avec son abside à pans coupés encadrée de deux absidioles semi-circulaires couvertes de dalles de pierre, ses décors de bandes lombardes et de modillons sculptés, est particulièrement représentatif de l'alliance de rigueur et d'équilibre des formes proposée par l'art roman. C'est d'ailleurs par ces volumes que les ouvriers du Moyen Âge commencèrent, vers 1120, la construction du monument. Ils gravèrent de très nombreuses marques (dites "marques de tâcherons") sur les pierres appareillées : A, S, G, B ..., que l'on retrouve aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur de l'édifice, mais également sur d'autres monuments romans du Tricastin. Cependant, elles sont uniquement présentes au chevet, au transept et dans la première travée de la nef à Saint-Paul, c'est à dire dans toute la partie du monument construite au cours de la première moitié du XIIe siècle. Pour la seconde campagne de construction qui acheva l'édifice, de la fin du XIIe siècle au début XIIIe siècle, presque aucune marque de tâcheron n'a été laissée dans la pierre.

La façade Nord, tournée vers les remparts, et, jusqu'en 1850, vers le cimetière qui la jouxtait, est au contraire particulièrement austère. Entièrement aveugle (à l'exception des baies éclairant une chapelle édifiée au XVe siècle), seules des bandes lombardes disposées sur le bras Nord du transept viennent en animer les parements.

Comme il est d'usage dans l'art roman, on retrouve à l'intérieur de l'édifice les caractéristiques observées à l'extérieur : sobriété, élégance des volumes et qualité du décor sculpté, largement antiquisant, frappent dans la nef à trois travées flanquée de deux bas côtés couverts en demi-berceaux. Longue de 28m, la nef est voûtée en berceau à une hauteur de 19m.

La croisée du transept saillant est surmontée d'une coupole sur trompes réalisée au XIXe siècle dans le style roman, proche de celle qui devait exister à l'origine et qui avait été remplacée au XVIIe siècle par un dôme baroque après les dévastations des guerres de religion. Absides et absidioles du chœur sont voûtées en cul de four, l'abside centrale étant pourvue de nervures plates qui prolongent visuellement les colonnes cannelées à chapiteaux corinthiens du niveau inférieur.

Aux angles de la nef, sous le départ des voûtes, les 4 symboles des évangélistes sont sculptés dans la pierre.

La remarquable décoration sculptée de la partie haute de la nef fut interrompue à partir de la seconde travée, probablement pour des raisons financières. Le programme, tel que l'on peut le voir achevé, sur le côté nord de la première travée, prévoyait un faux-triforium (faux étage) constitué de 3 arcatures aveugles voûtées en cul de four surmontant une remarquable frise sculptée en bas relief. La diversité et l'inventivité des décors des chapiteaux du triforium sont remarquables, bien que certains d'entre eux semblent ne pas avoir été achevés.

A chaque extrémité, des personnages tendent un tissu dont le drapé régulier se développe sur toute la longueur de la frise, surmontée d'une corniche ornée de feuilles d'acanthos, parfois peuplées d'oiseaux.

Une sculpture en bas relief, probablement du XIIe siècle mais malheureusement très endommagée représentant un Jugement Dernier est située à l'angle du pilier nord-est de la seconde travée de la nef. Son positionnement, un peu inhabituel, la rendait cependant bien visible par les fidèles qui pénétraient dans l'église aussi bien depuis le portail méridional que depuis le portail Ouest. Comme les tympan ornés de ce motif de nombreuses églises

médiévales, ce bas-relief visait donc à rappeler aux chrétiens qui entraient dans l'église les conséquences d'une vie de péché ou de foi.

Plusieurs peintures murales d'époque gothique (XIIIe-XVe siècle) ornent les murs de la nef et se concentrent particulièrement dans la seconde travée, centre "névralgique" de l'église. Le pilier sud-ouest est orné d'un très beau baptême du Christ dans le Jourdain par Saint Jean-Baptiste, accompagné d'un chanoine donateur agenouillé. Le pilier lui faisant face au Nord est le plus orné : sur la façade Sud, deux bandes de rinceaux encadrent une scène de procès d'une martyre, peut-être Sainte Catherine, qui se développe à l'intérieur d'une architecture d'arcatures trilobées.

Sur la façade Sud du piédroit symétrique, une peinture figure en deux registres superposés cadrés par des arcatures en plein cintre ou en anse de panier, une vierge à l'enfant et deux apôtres ou prophètes.

Dans la première travée du bas-côté Sud de la nef, une voussure curieusement située, car sans utilité apparente, est également ornée de peintures murales un Christ en majesté encadré des 4 symboles des évangélistes et de deux anges. Cet aménagement, ainsi que les traces de piquetage sur les murs voisins, laisse supposer que cette partie du bas-côté était destinée à être aménagée (peut-être à la fin du XIVe siècle) en une chapelle qui n'aurait pas été achevée.

Le chœur de l'église est orné d'une mosaïque romane du 12^e siècle représentant de manière très stylisée l'architecture d'une ville avec coupole, toits pointus et tours crénelées. Son nom est indiqué en toutes lettres JERUSALÈ. A l'extrémité Nord un personnage souffle dans une trompe ou un cor. Au registre inférieur les symboles des deux évangélistes Luc et Jean, le taureau et l'aigle, sont figurés cernés par des cercles concentriques. Leurs pendants (dont ne subsiste que le lion ailé de Saint Marc) étaient placés sur le côté sud de la mosaïque. Les fouilles archéologiques menées dans la cathédrale en 2000 et 2001 ont montré que la mosaïque s'étendait à l'origine sur toute la croisée du transept et comportait d'autres médaillons ornés : l'un d'eux représentant une sirène a ainsi été découvert.

Un autel en bois doré classé Monument Historique, autrefois Maître autel, offert par l'évêque Claude Ruffier en 1663, orne le bas-côté Nord. Il est surmonté d'un tabernacle plus tardif (début XVIIIe siècle) et d'un retable rapporté, en bois doré, encadrant une toile du XVIIIe siècle représentant Saint Martin guérissant un pestiféré. Dans ce même bas-côté, à la travée précédente, une tribune dont le voûtement de pierre date de 1757, soutient un buffet d'orgue en bois, classé Monument Historique, exécuté en 1704 par le facteur d'orgue avignonnais Charles Boisselin.

Dans la chapelle Notre-Dame-l'Épiscopale sont notamment présentés un tableau à l'iconographie originale : « Les Familles du Christ » ainsi que les portraits (fin XVIe/début XVIIe siècle) de deux évêques de la fin du XVI^e siècle : Antoine du Cros et Antoine Gaume. Un buste d'évêque en bois doré daté du XVIII^e siècle complète cet ensemble d'oeuvres inscrites à l'inventaire supplémentaire des Monuments Historiques.

Dans le transept, une copie de « La Cène » de Léonard de Vinci par Molinari (1838) fait face à « L'Adoration des Bergers » du peintre valentinois Choissard (1844). La façade occidentale s'orne d'une grande toile de 1847 du peintre Sennequier illustrant la légende de saint Paul et du portrait par Auguste-Félix Clément (1878) de Monseigneur Sibour, natif de Saint-Paul-Trois-Châteaux et archevêque de Paris de 1848 à 1857.

Enfin on peut admirer dans la nef une très belle vierge à l'enfant en marbre, copie du XIXe siècle d'une vierge que réalisa le sculpteur marseillais Pierre Puget en 1680.

1 - Le rempart gallo-romain

Ceci est un des rares tronçons du rempart antique visible en élévation dans la ville de Saint-Paul-Trois-Châteaux. Ce mur construit au début du I^{er} siècle de notre ère limitait à l'est la ville gallo-romaine ; Visible sur près de 42 m de long, il a perduré jusqu'à nos jours grâce à son emplacement en limite de parcelle.

Des sondages réalisés à son pied en 1993 ont permis de l'observer sur près de 6 m de hauteur (fondation comprise). Seul le blocage du mur est actuellement visible ; les pierres des parements ont été récupérées à une époque indéterminée. Le blocage se compose de blocs informes en « pierre du Midi » liés à un mortier jaune clair. L'observation de cette maçonnerie révèle que le mur est constitué de lits de pose (planés) successifs d'une hauteur moyenne de 0,60 m de haut ; ils sont perceptibles sur ce segment de mur.

2 – Un quartier résidentiel gallo-romain

Les parcelles situées autour du Courreau à Saint-Paul-Trois-Châteaux, correspondant à la partie centre-est de la ville antique, constituaient semble t-il un important quartier résidentiel à l'époque gallo-romaine. Une dizaine de mosaïques, datées du I^{er} siècle après J.-C. y ont été découvertes depuis les années 1960 à l'occasion de travaux en sous-sol. Très peu d'éléments subsistent cependant des pavements mis au jour avant les années 1980.

L'élément le plus spectaculaire est une mosaïque de 104 m² à décor géométrique noir et blanc découverte chez un particulier en 1992. Il s'agit du sol de la salle à manger (*triclinium*) d'une vaste villa du I^{er} siècle adossée au rempart antique.

Cette mosaïque déposée et restaurée sera visible au Musée d'Archéologie Tricastine en cours programmation à Saint-Paul-Trois-Châteaux.

3 – Chapelle Notre-Dame

Une chapelle, Notre Dame de Pitié, est édifiée en ce lieu dès le Haut Moyen-âge. Détruite en 1562, lors des guerres de Religion, puis restaurée, elle servira à un couvent de dominicains construit à partir de 1664, à l'initiative de l'évêque Claude Ruffier. Les bâtiments sont vendus comme biens nationaux à la Révolution.

S'y installent en 1824, les Frères de l'Instruction Chrétienne. Après l'union avec les Petits Frères de Marie en 1842, l'établissement est considérablement réaménagé, de nouveaux bâtiments construits. De l'ancien couvent ne subsiste plus dès lors qu'une partie de l'aile ouest du cloître. C'est en 1892 que la chapelle actuelle est édifiée. Le chœur placé à l'ouest est adossé aux vestiges de l'ancienne chapelle médiévale. A l'intérieur, outre un maître-autel et une chaire de pierre majestueux, de surprenantes peintures ornent l'abside. Des anges musiciens ou lecteurs, toutes ailes déployées frappent par leurs expressions et l'intensité des couleurs. Ils sont l'œuvre d'un peintre catalan réfugié chez les frères en 1939, Carlos Llobet Raurich.

Une partie des locaux abrite un hôpital militaire pendant la Grande Guerre, une unité allemande durant la Seconde.

4 –Place de la Libération

Une surveillance de travaux menée en 2000 à l'occasion du réaménagement de la place, a permis de mieux connaître ce secteur inclus dans la ville antique.

Dans un tissu architectural relativement lâche où la végétation occupe une large place, plusieurs bâtiments, dont un chauffé par hypocauste (système de chauffage à air chaud), se mettent en place au I^{er} siècle de notre ère. Des surfaces de circulation et un système d'écoulement d'eaux usées ont également été mis en évidence. L'urbanisation se densifie à la fin du I^{er} et au début du II^e siècle.

A la fin du Moyen Âge, il s'agit en revanche d'un espace ouvert à vocation horticole, situé hors des remparts attestés au XII^e siècle. Un large fossé (à vocation défensive ?) longeant l'extérieur des remparts a pu être identifié tout le long de la place. Au XIV^e siècle le comblement de ce fossé témoigne d'une volonté de réaménagement du lieu : quelques bâtiments sont édifiés dans cet espace qui reste cependant essentiellement rural jusqu'à l'époque moderne.

5 –Place de la Libération contemporaine *

C'est à partir des années 1830-1840 que les constructions vont commencer à se multiplier le long de la route de Pierrelatte. Le Temple, par exemple date de 1831. A partir des années 1860, des travaux d'agrandissement sont engagés. La fontaine semble être créée à ce moment là. Mais ce n'est qu'avec les aménagements liés à l'implantation du C.E.A. et plus particulièrement de celui du quartier du Pialon, qu'elle prend les dimensions actuelles, en s'agrandissant du "parking".

Elle prit le nom de place de la Libération pour commémorer le passage des premières unités américaines le dimanche 27 août 1944.

Le portail Notre-Dame qui permet d'accéder à la ville "ancienne" a conservé son allure médiévale avec ses consoles qui supportaient une bretèche et ses créneaux. La vierge en fonte est un apport du XIX^e siècle ; il serait dû à une action de bienfaisance de monseigneur Sibour, archevêque de Paris de 1848 à 1857, né à Saint-Paul-Trois-Châteaux en 1792.

6 – Quartier Saint Jean

Le mur de 6 mètres de haut que l'on peut voir au fond de l'impasse est le seul mur romain de grand appareil conservé en élévation à Saint-Paul-Trois-Châteaux. Il se prolonge à l'intérieur des maisons adjacentes sur une dizaine de mètres. C'est d'ailleurs son inclusion ancienne dans des habitations qui a permis sa préservation ; cela explique également son aspect actuel : traces d'outils, niches correspondant au creusement d'un évier et d'un placard au 16^{ème} siècle. La fonction originelle de ce mur n'est pas connue : il peut s'agir d'une partie de façade d'un bâtiment de très grandes dimensions (basilique, thermes ?) ou bien du mur de clôture d'un vaste espace public de type forum.

Des fouilles menées en 1998 rue et impasse Saint-Jean ont livré des vestiges attribués à des thermes publics : placages de marbres, décors de stucs, éléments de chauffage par hypocauste (chauffage par le sol).

Dès l'époque romaine ces thermes semblent avoir été démontés et remplacés par une vaste esplanade.

7 – Une église et une nécropole médiévales à St Jean

Ce quartier du centre médiéval de Saint-Paul-Trois-Châteaux a abrité une église romane, sans doute une des plus anciennes de la ville et ancien siège de l'évêché, qui fut donnée aux Templiers en 1136, puis redevint simple église paroissiale au 13^{ème} siècle. Elle dut être détruite au cours des guerres de religions, en 1562.

Aujourd'hui subsiste encore, inclus dans les constructions privées, un arc en plein cintre de la voûte reposant sur des piliers portant des marques de tacherons.

Des fouilles menées en 1998 rue Saint-Jean ont montré l'existence au Moyen Age d'un cimetière groupé autour de l'église. Certaines tombes remontent à l'époque carolingienne (8^e-9^e siècles), et laissent penser qu'un édifice paléochrétien devait exister à cet endroit avant l'église romane. Cette hypothèse est d'ailleurs appuyée par la découverte en 1885, dans une maison de la rue Saint-Jean jouxtant les vestiges romans, d'une mosaïque datée stylistiquement des 5^e-6^e siècles, voire plus tardive. Des fragments de cette mosaïque, dépecée et dispersée au moment de sa découverte, ont été identifiés chez des particuliers à Bollène.

8 – Hôtel d'Anglejean

Cette demeure suffisamment vaste pour abriter l'actuelle Médiathèque appartenait au XVIII^e siècle à noble Jean d'Anglejean seigneur de Bouchet qui avait épousé Anne Blanche de Bologne, puis à leur fille mariée en 1747 à Esprit Joseph de Castellane. Les façades sur rue, au vu des formes des fenêtres, datent de cette période. A l'intérieur, n'est plus visible de l'ancienne maison, qu'un escalier à vis de belle largeur. Un d'Anglejean est gouverneur militaire de Saint-Paul en 1789. Outre cet édifice, les d'Anglejean, puis les Castellane avaient hérité des Bologne le domaine de Chamier, ancienne commanderie hospitalière, située à l'extrême ouest de la Commune.

La porte d'entrée actuelle et les vitrines adjacentes témoignent de la fonction commerçante qu'eut l'édifice, dès les années 1880 environ. Joseph Brun, facteur de marchandises et ancien boulanger s'y installe. Dès 1906, y réside Edouard Gély "épicier rue Notre-Dame". En 1939, Louis Auguste Girard, grainetier y officie. Il fut maire de la Ville de 1929 à 1935, président du Comité de Libération en 1944.

9 – La place du marché médiévale

Au Moyen-Âge, cette place accueillait déjà un marché, sans doute quotidien. Les produits périssables étaient conservés sous terre dans des fosses assez profondes appareillées de belles pierres du Midi. Après avoir poussé la pierre de couverture, on y descendait à l'aide d'une échelle pour récupérer les denrées. Dans le Midi de la France, ces fosses sont nommées des "cros".

Sur cette espace non bâti, les fouilles archéologiques réalisées en 1996, ont permis de mettre en évidence 24 fosses de ce type sur l'actuelle place du Marché jusqu'à la place Castellane. Leurs implantations apparemment aléatoires n'ont tenu compte que d'une rue située le long des commerces actuels au Sud de la place, bouleversant ainsi la tombe d'une femme mise au jour au milieu de la place.

Au XIV^e siècle, la façade Est d'une maison canoniale, située au n°12 de la place, est bâtie en appui sur l'une de ces « fosses-silos », rebouchée avec du matériel de l'époque : poteries vernissées, dés à coudre, aiguilles, et un sceau en plomb figurant un évêque de Saint-Paul-Trois-Châteaux.

Dans la rue de l'Eglise menant à la Cathédrale, de nombreuses sépultures médiévales ont été mises au jour dont notamment de coffres de réduction contenant le crâne, quelques os du défunt et une poterie. Ces tombes font partie de la nécropole médiévale installée autour de l'édifice de culte le plus important de la ville : la Basilique des Saint-Apôtres et Martyrs puis la cathédrale.

10 – Un quartier juif médiéval

La présence d'une communauté juive à SPTC est connue avec certitude entre le XII^e et le XV^e siècle, par divers documents écrits mentionnant des juifs. La rue Juiverie témoigne par son appellation de la localisation du quartier réservé aux juifs au Moyen Age, comme on peut l'observer dans de nombreuses villes provençales à la même époque.

Un vestige exceptionnel retrouvé dans ce quartier au XIX^e siècle atteste de la présence d'une synagogue importante au XV^e siècle : il s'agit d'une arche sainte en pierre de 2,40 mètres de haut destinée à abriter les rouleaux des textes saints, datée de 1445. Ce type d'élément liturgique monumental est unique en France et sans doute en Europe.

Des mesures répressives contre les juifs rendent leur vie de plus en plus difficile à partir du milieu du XV^e siècle. Saint-Paul-Trois-Châteaux n'échappe pas à la règle : trois familles juives sont encore présentes en 1486, mais on ne trouve guère de traces de présence juive au delà.

11 – Hôtel Payan et la place moderne

Cette tour circulaire abrite un escalier à vis qui desservait un vaste édifice ouvrant à la fois sur la place aux Herbes au sud et sur la place du Marché aux XVII^e et XVIII^e siècles. En 1682 y réside Gédéon Payan. En 1761 la demeure passe à la famille Solier, les Payan "émigrant" rue du Serf. Elle est définitivement morcelée entre plusieurs propriétaires dans les années 1820. La partie avec la tour abritera des commerces, dont une chapellerie. L'essentiel du décor de celle-ci réside dans les moulures à croisée double et le larmier qui couronnent la porte, tandis que les ouvertures éclairant les degrés supérieurs sont en partie chanfreinées.

La "Place" au cœur de la Cité était avant tout lieu de commerce. Une halle y est attestée au XVII^e siècle. Elle abritait notamment la "Boucherie" communale, avant que celle-ci ne déménage pour "cause de puanteur". Reconstituée en 1828, la halle ne survivra pas à la fin du XIX^e siècle. Des maisons, côté nord, séparées des façades de l'alignement actuel par un passage voûté réduisaient aussi l'espace jusque vers 1860. Peu de temps après était construite l'actuelle fontaine.

12 – Hôtel De La Roche d'Eurre

Le premier de la "Roche d'Eurre", François, né en 1611, réside déjà en ce lieu en 1646. Un de ses descendants Louis Joseph François siège aux Etats de Romans en 1788 parmi la noblesse. Sa fille épouse en 1804 Sauveur Antoine de Chansiergues du Bord, issu d'une famille de la noblesse languedocienne, né à Pont-Saint-Esprit. Leur fils Henri, baron du Bord, occupe une position de premier plan dans la cité tricastine. Il en est le maire de 1854 à 1870, puis d'avril 1871 à 1878. Il est aussi un temps conseiller général. Très actif également dans le domaine industriel, il est le promoteur initial de l'exploitation de la pierre de taille du plateau au sud de la ville. Il fait aménager pour cela un plan incliné, une ligne de chemin de fer pour relier Pierrelatte...

Sa fille épouse en 1855 Jules Marie Antonin de Bimard, fils d'un autre conseiller général drômois. La famille de Bimard possède toujours l'édifice.

Celui-ci est surtout issu d'aménagements des XVIII^e et XIX^e siècles. Les façades les plus décorées ne donnent pas sur la place mais sur les jardins et l'orangerie créés par le Baron du Bord qui racheta toutes les maisons avoisinantes au sud de la demeure, dont l'ancienne maison du prévôt, pour les détruire.

13 – Maisons et Place de Bimard

Cette fenêtre isolée, proche par le style des ouvertures des façades nord de l'hôtel de Narbonne-Pelet (rue du Serf) est l'un des rares vestiges de l'architecture de la Renaissance dans la Cité. Elle se caractérise par plusieurs emprunts à l'art antique, tels les pilastres, surmontés de chapiteaux corinthiens, l'entablement. Le bandeau à modillon, placé sous l'appui, constitue la note originale de l'ensemble. A la fin du XVI^e siècle, la maison appartient à Paul Magnin, propriétaire également dès 1585 de l'ancien établissement des hospitaliers de Chamier, situé à l'ouest de la Commune.

Au nord de la place, isolée également, on peut remarquer une fenêtre à meneaux, beaucoup plus fruste dans sa décoration. Les autres façades sur la place, scandées par des travées d'ouvertures légèrement cintrées, sont probablement issues d'aménagements du XVIII^e, voire du XIX^e siècle pour celle côté sud. Cette dernière constitue un des très rares exemples d'édifice à trois étages dans le centre "ancien". Au cours du XVII^e siècle y réside Claude Brissaud, procureur épiscopal au baillage de la Cité.

14 - Grande fontaine

L'eau est omniprésente dans la partie basse de ce quartier dénommé "Porta Aquaria" en 1248 et sur lequel ouvre une des quatre portes médiévales de la cité. Il s'y trouvait La "Grande fontaine" qui semble être dès l'origine une des fontaines publiques principales. Elle est probablement au XVII^e siècle, celle dénommée la "fontaine de la ville". En 1717, elle est décrite et située près de l'auberge du cheval blanc voisine (n°14).

Elle contribuera, en 1868 à l'alimentation du lavoir et de l'abattoir nouvellement construits, à proximité, au quartier du Riberaire. En 1952, elle est intégrée au tout nouveau réseau d'alimentation en eau potable.

Jouxant quasiment la fontaine, au cœur du quartier du même nom, fonctionnait dès le XVII^e siècle l'auberge dite du "Cheval blanc", une parmi les nombreux établissements locaux similaires. En 1723, on y trouve une écurie, un grenier, une cave, une petite salle, une grande salle, des chambres... soit tout ce qu'il faut pour accueillir et restaurer les voyageurs de passage. Une cheminée, probablement du XV^e siècle orne encore ce qui est toujours la plus grande salle de la maison.

15 – Hôpital *

Sur la localisation d'un éventuel hôpital au Moyen-Âge, nous n'avons que fort peu de lueurs. Au début du XVII^e, nous savons qu'il est implanté rue des Grandes Fontaines dans le quartier canonial. Vers 1677, les recteurs des pauvres se portent acquéreurs de biens situés au nord de la Cathédrale contre les murailles de la ville. Ils y font aménager autour de 1685 un nouvel hôpital, utilisant notamment les pierres du temple protestant et semble-t-il le portail de ce dernier situé jusque-là au quartier d'Aiguebelle.

En 1760, il est fait appel à la congrégation des sœurs du Saint-Sacrement qui s'était fait une spécialité de l'action auprès des malades, indigents, enfants abandonnés, vieillards, mais qui avaient aussi pour vocation d'enseigner aux jeunes filles.

En 1810, l'édifice équivaut à peu près au corps central d'orientation est-ouest du bâtiment actuel. Il est agrandi au niveau des ailes vers 1855 et plus récemment en 1960-1968, cette dernière phase s'accompagnant d'un complet réaménagement et de la disparition du portail. L'établissement médico-social a déménagé en 1993.

16 - Mûrier

Ce mûrier est l'un des rares spécimens subsistant dans la Ville. Leur plantation se généralisa dès le XVII^e siècle, pour le développement de l'élevage du ver à soie. Ce type de culture connaît son apogée en France autour de 1850, il constitue "un travail convenablement rétribué, et qui éloigne la misère des Provinces où il fleurit". Une épizootie, dès 1848 décime les élevages. En 1875, l'épidémie est endiguée, mais ce sont les éleveurs qui se désintéressent du ver à soie avec la baisse des prix. À Saint-Paul, en 1876, cette activité occupe néanmoins encore les trois-quarts de la population. La majorité de la production est réalisée par des petites exploitations de taille familiale. En 1882, on compte encore 33 hectares de mûriers, avec une moyenne de 120 arbres par hectare. Mais en 1938, la surface de plantation s'est réduite à 7 hectares.

Notre survivant a une circonférence de 3,50 m. Jusqu'au départ des grosses branches, il mesure 2,60 m, et pourrait dater de la fin du XVIII^e siècle. Le plus gros mûrier recensé en 2002 dans la Drôme par l'Association Universitaire d'Etudes Drômoises, a une circonférence de 7,50 m et aurait quatre cents ans.

17 - Ville gallo-romaine

En 1996, les fouilles archéologiques réalisées sur cette place ont permis de mettre au jour une portion de l'enceinte gallo-romaine et une tour quadrangulaire.

En effet, au I^{er} siècle de notre ère, la ville d'*Augusta Tricastinorum* était cernée d'un rempart de près de 6 m de hauteur (fondations comprises) et de 1,64 m de large. La superficie de la ville atteignait alors plus de 42 ha.

Le mur était constitué de pierre du Midi, issue des carrières de pierre situées à quelques centaines de mètres au sud de la ville, lié avec un mortier de chaux ocre jaune. Le parement du rempart et de la tour était en petit appareil régulier.

L'enceinte était flanquée par endroits de tours quadrangulaire ou circulaire. A ce jour, deux tours adoptant ces profils ont été découvertes.

Afin de pérenniser l'emplacement de ces découvertes sur la place, les pavés reprennent le tracé du rempart septentrional et de la tour quadrangulaire. Un tronçon du mur sud de la tour a été reconstruit pour matérialiser l'entrée de l'édifice.

À l'époque médiévale, un vaste cimetière a été établi à cet emplacement autour semble-t-il de la Basilique des Saint-Apôtres et Martyrs puis autour de la cathédrale. L'enceinte antique et sa tour ont alors été arasées.

18 – Le quartier canonial

Durant le Moyen-Âge, le quartier canonial était réservé aux chanoines, religieux chargés des offices. Selon le *terrier* de l'évêque du début du XVI^e siècle, ce quartier s'étendait depuis la cathédrale au nord jusqu'au niveau de l'impasse Fond du Sac au sud, puis du rempart médiéval à l'ouest (surplombant le cours du *barri*) jusqu'à l'actuelle place Castellane à l'est.

C'est au XIV^e siècle que les maisons longeant la rue de l'église sont construites. Pour abriter du côté ouest : le sacriste, chanoine chargé de l'entretien de l'église, du trésor et des ornements liturgiques, le préchantre, chanoine chargé du service du chœur et le tinal du chapitre, bâtiment servant d'entrepôt pour les réserves de nourritures provenant des propriétés rurales et de la perception des dîmes.

Du côté est de la rue, la maison occupée actuellement par le bureau de Poste était le lieu de résidence de l'archidiacre, chanoine principal, auxiliaire de l'évêque notamment pour la gestion des biens de l'Église.

De nombreux éléments datant des époques médiévale et moderne sont encore visibles notamment les baies géminées et les têtes en bas reliefs donnant sur la rue de l'église, ainsi que les deux fenêtres à meneaux ouvrant sur la rue Mgr Sibour.

19 – Hôtel de ville/ Hôtel Castellane *

En 1741, la demeure initiale d'un volume plus restreint est surélevée. En 1760, suite à l'acquisition d'une maison mitoyenne, sont aménagés à l'intérieur un imposant vestibule et un large escalier dédoublé. De cette même période date la façade au Midi, laquelle par son ordonnancement, la forme et les dimensions des ouvertures, correspond au modèle le plus répandu au cœur de la cité. L'essentiel de l'animation décorative est concentré sur l'avant-corps où les deux "C" croisés placés au centre de la composition, évoquent la famille de Castellane. Esprit Joseph, né en 1720 à Saint-Paul, Grand propriétaire, fut le principal maître d'œuvre. La Commune achète la demeure en 1879, mais elle ne devient Hôtel de ville qu'en 1890. Lors d'une importante restauration en 1910, est créé le fronton dans le " style Louis XV ".

Jouxtant à l'ouest l'hôtel Castellane, la maison a pu être celle de chanoines aux XII^e-XIII^e siècles. On y remarque une fenêtre du XV^e siècle encadrée de moulures à croisées doubles presque imbriquées, certaines finement torsadées

20 - Le rempart médiéval (Fanjoux)

Avec la porte Notre-Dame (au Sud-Ouest), celle des Grandes Fontaines (au Nord-Ouest) et celle de l'Esplan (à l'Est), la porte Fanjoux constitue l'une des ouvertures aménagées dans le rempart médiéval en place au XII^e siècle pour permettre l'accès à la ville.

Cette porte qui ouvrait la ville sur le nord, conduisait à une fontaine *extra-muros* dénommée Fontjocor en 1507.

Avec sa bretèche supportée par quatre consoles, la porte a gardé son aspect défensif. Un poste de garde devait sans doute occuper l'intérieur de la muraille à l'image de celui conservé au dessus de la porte Notre-Dame.

Les remparts du Moyen-Âge sont très bien conservés à cet endroit, probablement du fait de leur exposition septentrionale qui dissuada les habitants dont les maisons intégraient l'enceinte de percer de trop nombreuses ouvertures face au Mistral.

21 - Hôtel de Narbonne-Pellet *

Cette demeure date pour l'essentiel des XV^e et XVI^e siècles. L'attestent les ouvertures sur la cour sud-ouest, avec leurs encadrements de moulures croisées, unies entre elles par cordons et larmiers, tandis que gargouilles zoomorphes et vestiges de créneaux couronnent le haut des murs. Les fenêtres sur les façades nord et ouest inspirées de l'art antique, peuvent être qualifiées de "renaissance". Le portail sud-ouest est probablement de la seconde moitié du XVII^e siècle.

Deux tours d'escalier à vis, quadrangulaire pour l'une et octogonale pour l'autre, cette dernière utilisée comme pigeonnier dans sa partie haute, desservent le logis.

Un puits à double accès (cours supérieure et inférieure nord) constitue une autre particularité.

La famille de Narbonne Pelet qui descendrait des vicomtes de Narbonne au Moyen-Age est attestée en ce lieu dès 1646. Elle doit son implantation tricastine à Vital, marié en 1603 à Marianne de Moreton, fille de Jean seigneur des Granges. Les Moreton avait acquis en 1528 plusieurs maisons dans ce quartier de Michel d'Arandia évêque de Saint-Paul-Trois-Châteaux de 1526 à 1539. L'édifice dans son apparence actuelle leur doit probablement beaucoup.

En 1761 François Payan, vi-bailli royal de Saint-Paul en devient le nouveau propriétaire. Avec deux de ses fils, il est au premier rang des révolutionnaires tricastins et drômois : Joseph-François se distingue à la direction du Département, puis avec son frère Claude, ils rejoignent Paris, épaulent Robespierre et le gouvernement de Salut Public.

22 - Le Palais épiscopal

Sur ce site dominant la ville et la plaine, il ne reste aucun vestige des époques antique et médiévale en élévation, à l'exception d'une tour circulaire arasée datée du XIII^e siècle.

Aucun document ni découverte archéologique ne nous renseigne sur la date d'acquisition de cette propriété par l'Évêché. Seule une mention dans une transaction passée entre des particuliers et l'évêque atteste qu'il en est le propriétaire en 1367. Cependant, ce quartier est nommé "chasteau" dès le Haut Moyen-Âge puis fortifié sous l'Évêque Paul, si l'on se réfère au texte narrant sa vie.

Au XVII^e siècle, l'Évêché, d'une superficie d'environ 6800 m², comporte le palais, des cours, des jardins, un verger et des dépendances.

Très ruiné à la fin des guerres de religion et inoccupé pendant plus de 50 ans, le palais épiscopal sera reconstruit sous l'évêque Jacques Adhémar de Castellane (1643-1658). L'évêque Claude Ruffier (1658-1674) achèvera les travaux. Ses armes personnelles que l'on peut voir sur les deux faces de la tour carrée sont bûchées par les Révolutionnaires.

23 - Maison romane

Voici l'une des rares maisons médiévales encore en élévation à Saint-Paul-Trois-Châteaux.

Construite en un bel appareil de pierres du Midi, la façade se distingue par une élégante ouverture en plein cintre ainsi qu'une fenêtre romane. Ces éléments permettent de dater cette maison des XII^e – XIII^e siècles.

D'abord propriété épiscopale, elle passa entre les mains de laïcs. Puis elle fut rachetée, pour 300 sous, le 21 novembre 1239, par l'Évêque Laurent à Guillaume de Saint-Paul.

Le n°9 et n°11 formaient à l'origine une seule maison, comme le prouvent l'emplacement et la disposition de la porte d'entrée en plein cintre. Cette entrée a été obstruée dans le but de diviser la bâtisse en deux maisons contiguës.

La partie sud de la maison (n°9) abrite les bureaux de la Société d'Archéologie et d'Histoire.

24- Hôtel de Montauban *

En 1646, cette maison avec cour, jardin et écurie appartient déjà à la famille de Montauban, dont Henri-Laurens, petit-fils de Laurens de Martinel, seigneur de Roussas. En 1734, l'Évêque en devient propriétaire. Lui succède en 1743, Paul d'Audiffret, conseiller du roi et lieutenant de police dudit évêque. En 1837 la maison échoit à Bernard-Maurice Thune, médecin de son état qui sera maire de la commune de 1830 à 1831, puis de 1849 à 1854 ; Son oncle Louis-Elzéar avait été maire de 1801 à 1807.

L'édifice actuel est le fruit d'importants agrandissements successifs. Des ouvertures chanfreinées et plusieurs cheminées témoignent de l'existence d'un noyau médiéval, enserré dans des aménagements du XVII^e siècle, certainement dus aux Montauban. Dans la cour, est placé le blason sculpté de la famille d'Audiffret. La façade actuelle sur la rue (XVIII^e), s'orne d'un balcon reposant sur le fronton de l'ouverture inférieure et de masques à la base du toit.

25 – Hôtel Payan-Champié

C'est en 1667 que Jean Payan-Champier avocat et protestant, avant d'abjurer en 1685, acquiert cette demeure. Son fils Daniel-Louis, est consul de la ville en 1744. Globalement la

façade sur rue est datable du XVIII^e siècle, alors que les aménagements intérieurs sont plus anciens, en particulier la galerie d'entrée et dans son prolongement un escalier monumental soutenu par de massifs arcs de décharge.

La hauteur des pilastres aux chapiteaux de style ionique, l'entablement donnent à la porte beaucoup d'ampleur, mais le décor le plus remarquable réside dans l'imposte. Cartouche à fond losangé, coquille, volutes, motifs végétaux sont caractéristiques de la période Régence.

Au centre un monogramme « P.C » se rapporte probablement aux Payan-Champier.

Jouxtant à l'est cette maison se tenait la chapelle de la confrérie des pénitents blancs de la cité. Ces confréries, composées de laïcs, émanant de la Contre-réforme catholique, suivaient une règle précise, portaient un habit fait d'une longue robe et d'un « sac » ou capuchon. Celle de Saint-Paul est créée à l'initiative de l'évêque en 1706. Leur chapelle est bâtie dès 1707. Vendue comme bien national à la Révolution, elle a depuis disparu.

26 – Hôtel de Girard

Cette maison était initialement morcelée. Au XVII^e siècle, résident dans la partie sud Joachim de Pellet de Montagnac, époux de Polyxène Truchier. Ce n'est qu'à partir de 1695, que s'y installe Charles Girard, avocat. Les Girard achèteront les maisons attenantes au nord, entre 1760 et 1778 pour l'essentiel. De fait, la façade de l'édifice, constituée de trois niveaux de fenêtres cintrées, et d'une porte à refends excentrée, n'est probablement pas antérieure aux années 1760. Un ample escalier à vis en dessert les étages. La partie la plus au nord, qui constitue l'acquisition la plus tardive, a conservé une apparence plus ancienne. Elle est caractérisée par une fenêtre à meneau encadrée de moulures à croisées simples et d'un larmier, décoré de culots blasonnés, datable du XV^e siècle.

Au cours du XVIII^e siècle, plusieurs Girard embrasseront la carrière militaire. Un autre est sacristain de l'église cathédrale au moment des événements révolutionnaires. Jean Louis de Girard de Maison-Forte est maire de Saint-Paul pendant la Restauration (1815-1826).

La première fontaine « Desplan » est créée en 1793. La commune se dénommera d'ailleurs un temps « Paul-Les-Fontaines » à cette même période.

